

Alma Sokolija

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN DES CITÉS, UN PHÉNOMÈNE LANGAGIER FRANÇAIS

Nous partons de l'hypothèse de Jean-Pierre Goudaillier (Goudaillier, 2003) selon laquelle la langue des jeunes des banlieues françaises, surtout des banlieues parisiennes, représente un nouveau vernaculaire à forte fonction identitaire. Il se développe dans les cités des grandes villes et l'auteur lui donne le nom le *français contemporain des cités* (le FCC). Il fait penser au *vernaculaire noir-américain* (VNA) de William Labov (Labov, 1993). L'apparition de cette interlangue fait surgir beaucoup de débats chez les linguistes et les sociologues quant à sa causalité. Notre objectif est de démontrer que cette manifestation linguistique est la conséquence de la situation socio-économique de ces locuteurs et non la cause de leur situation marginale. Nous donnerons aussi un bref aperçu de la forme de ce langage qui vit en osmose avec la langue française parlée.

Mots clefs: *français contemporain des cités (FCC), langage des jeunes, sociolinguistique, interlangue*

INTRODUCTION

Cela fait plusieurs décennies que dans les banlieues parisiennes les jeunes parlent différemment que ne le font les Parisiens. Ce langage des jeunes qui sont parfois, mais pas toujours, issus de l'immigration, est d'abord restreint à un argot, un lexique, nécessairement réduit au folklorique. Les chercheurs se sont rendu compte petit à petit de l'ampleur de ce phénomène linguistique et ce langage est devenu intéressant pour les linguistes, les sociolinguistes, les sociologues. S'agit-il ici seulement d'un argot identitaire? Pas nécessairement et pas seulement. Les jeunes qui vivent dans les cités de la capitale française, souvent réduites à des "ghettos", sont en

marge de la société. Ils sont stigmatisés, souvent jugés et mal compris littéralement et métaphoriquement.

Le cloisonnement des grandes villes crée des conflits symboliques de mondes différents, conflits qui s'expriment aussi linguistiquement.

Certains linguistes français, comme Jean-Pierre Goudaillier (2003), suggèrent que l'on dénomme cette variante de français - *le français contemporain des cités* (ou *le FCC*) selon les lieux où cette forme de langue est née. Le FCC est né par opposition au français standard et J.-P. Goudaillier constate que ses premières définitions sont d'abord négatives : "ils (les jeunes) ne parlent pas français", "on ne sait plus parler français dans les banlieues" etc. En fait, ces jeunes veulent se donner un outil de communication qui se différencie de la forme véhiculaire du français dominant.

Dans les années 60 du siècle précédent William Labov (Labov, 1993) démontre le phénomène du *vernaculaire noir-américain* (VNA), un dialecte américain parmi d'autres, qu'on réduisait longtemps à un américain déformé. De la même façon, on est ici et maintenant forcé de parler d'une nouvelle variante de français qui surgit et qui a ses propres règles.

Nous allons essayer dans cette étude d'analyser cette variante linguistique en nous référant aux travaux des linguistes, des sociolinguistes et des sociologues français.

LA DÉFINITION DU FCC

Dans son dictionnaire *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Jean-Pierre Goudaillier (2001) décrit d'abord les lieux où surgit le FCC:

Dans de nombreuses cités de France cohabitent des communautés d'origines diverses et de cultures et de langues non moins différentes. De ce fait, tout est en place pour que puisse émerger une interlangue entre le français véhiculaire dominant, la langue circulante, et l'immense variété des vernaculaires qui composent la mosaïque linguistique des cités, que celles-ci soient banlieusardes ou non, à savoir de l'arabe maghrébin, du berbère, diverses langues africaines et asiatiques, des langues de type tsigane, des créoles des Départements et Territoires d'Outre-Mer etc. (Goudaillier, 2001 : pp. 6-7)

D'après lui, cette interlangue devient l'outil de communication des populations qui sont en marge de la langue française circulante. Les locuteurs du FCC, qu'ils soient d'origine étrangère ou française, ne connaissent pas forcément bien la langue française de l'école et du monde du travail, ce qui les pénalise fort. Lors de leurs recherches de travail, la simple dénomination de la cité où ils habitent les disqualifie très souvent. On peut facilement en déduire que ces populations sont fortement touchées par la crise économique.

On rencontre ainsi dans les cités des banlieues une forme identitaire de la langue construite à partir du français standard qui fournit une sorte de base. Cette base est complétée par tout un ensemble de mots provenant d'autres langues. Il s'agit d'un nouveau langage qui est construit à partir d'une forme linguistique élevée et qui remplace les différentes langues étrangères qui sont parlées dans les cités. Il s'y installe, toujours d'après J.-P. Goudaillier (2003, 6), une diglossie qui devient la manifestation langagière d'une révolte sociale avant tout. Ces cités sont des ghettos économiques, culturels et linguistiques. Le chômage y est particulièrement élevé. Cette situation crée des conflits qui, selon ce linguiste, génèrent en même temps une fracture sociale et une fracture linguistique. Les problèmes économiques mènent à des problèmes à l'école et dans le monde du travail. Les jeunes se révoltent et se renferment dans leur langage qui leur appartient et qui les isole encore plus. Le cercle vicieux est ainsi clos.

Leur langage possède les caractéristiques des argots contemporains, c'est-à-dire qu'il a une fonction cryptique et une fonction ludique. C'est pourquoi aussi il y a beaucoup de verlan en FCC qui devient ainsi un langage-évasion de la réalité. J.-P. Goudaillier souligne qu'il y a une inversion de l'importance des fonctions dans les argots sociologiques tel que le FCC et les argots de métiers. Alors que dans les argots de métiers vient d'abord la fonction cryptique, puis la fonction ludique et finalement la fonction identitaire dans les argots sociologiques, vient d'abord la fonction identitaire, puis la fonction cryptique et finalement la fonction ludique.

LES EXPLICATIONS SOCIOLOGIQUES

Selon le sociologue Bernard Lahire (Lahire, 2000), certains linguistes, comme Alain Bentolila (Bentolila, 1996), considèrent que cet argot des

jeunes est un facteur de leur exclusion. D'après lui, ils auraient un vocabulaire moins riche que les francophones en général. Cela nous rappelle un peu la doctrine de Basil Bernstein (Bernstein, 1975) sur le code élaboré - qui appartiendrait à la classe dominante et le code restreint - qui appartiendrait aux classes défavorisées, ce qui a été abandonnée il y a bien longtemps. Ce qu'on peut éventuellement reprocher à ces jeunes est leur *compétence unique* (Labov 1993 : 183), c'est-à-dire, la connaissance d'un seul registre, celui de FCC, au lieu de la compétence d'au moins deux registres. D'ailleurs, rien ne prouve que ces jeunes, dans le cadre de leur propre registre, ne puissent s'exprimer de façon convenable.

Le sociologue Bernard Lahire reproche au linguiste A. Bentolila de considérer l'illettrisme comme une des causes principales de l'exclusion sociale et d'inverser ainsi l'ordre de causalité. D'après lui, les facteurs socio-économiques (chômage et échec scolaire) entraînent l'exclusion. Une langue identitaire est une réponse à cette exclusion. La fracture linguistique répond à la fracture sociale. Selon lui, c'est parce que ces jeunes se sentent rejetés par la société française qu'ils en rejettent la langue légitime. Il critique ouvertement ce discours qui de l'association illétrisme/immigré-pauvreté/exclusion sociale passe à l'association étrangeté-inhumanité. Il reproche à A. Bentolila d'être ethnocentriste et de placer la maîtrise de l'écrit comme condition d'humanité, ce qui impliquerait que les personnes qui ne maîtrisent pas la langue académique ont des capacités intellectuelles moindres.

Lahire considère également¹ que les groupes sont ethocentriques par définition; ils regardent leur propre culture, désignent les limites de l'humanité à partir des limites de leur territoire, de leur communauté et renvoient les autres à du non-humain. Au sein d'un même groupe social, les stigmatisés sont victimes du même type de traitement. D'après Erving Goffman (1975 : 53) nous pensons souvent qu'une personne ayant un stigmate n'est pas tout à fait humaine. B. Lahire ajoute:

Mais d'où peut bien nous venir cette certitude, sociologiquement et historiquement infondée, selon laquelle la Culture apporterait nécessairement

¹ Conférence de B. Lahire : *L'illettrisme ou le monde social à l'aune de la culture* - donnée dans le cadre de l'Université de tous les savoirs le 1er septembre 2000 : <http://www.sociotoile.net/article86.html> [31/5/2019]

tolérance, largeur d'esprit et capacité de compréhension et impliquerait forcément une vision et une pratique pacifiée du monde social? D'où vient cette certitude que la compréhension du monde assagit inévitablement les êtres et les rend obligatoirement meilleurs, plus pacifiques, plus tolérants, bref, que la Culture est aussi Morale? Si on plaçait durablement – par simple variation imaginaire - ces intellectuels qui sont hautement cultivés et la plupart du temps hautement scolarisés dans des conditions durables de désespérance économique et sociale que connaissent justement ces jeunes en échec scolaire et au chômage, vivant dans les familles atteintes par les effets dévastateurs des mutations du système économique, peut-on penser qu'ils garderaient indéfiniment cette distance cultivée et raisonnable au monde social; loin de toute envie, de violence et d'agressivité?²

Notamment, ce sociologue voit le rôle de la sociologie de la manière suivante:

La sociologie qui étudie des discours en tant qu'actes de nomination et d'institution du monde social a donc pour rôle d'une certaine façon de réveiller nos consciences un peu somnolentes et la conscience somnolente du sociologue avant qu'il ait mené son étude. La sociologie essaie donc de nous aider à reprendre conscience, à nous reprendre, comme on dit ordinairement, alors que nous sommes bien souvent sur un pilote discursif automatique, c'est-à-dire qu'on est conduit par des habitudes discursives qu'on met en oeuvre sans même avoir à y penser.³

L'AMALGAME ET LE GLISSEMENT SÉMANTIQUE AUTOUR DU MOT "LES JEUNES"

Dans son article "La jeunesse n'est pas qu'un mot" le sociolinguiste Wajih Guehria (Guehria, 2007) fait référence à l'article de Pierre Bourdieu *La "jeunesse" n'est qu'un mot* par lequel P. Bourdieu invite à la méfiance et rappelle qu':

On est toujours le vieux ou le jeune de quelqu'un. C'est pourquoi les coupures soit en classe d'âge, soit en génération, sont tout à fait variables et sont un enjeu de manipulation...la jeunesse et la vieillesse ne sont pas des données mais sont construites socialement, dans la lutte entre les jeunes et les vieux. (Bourdieu, 1984 : 143)

² Ibid.

³ Ibid.

En travaillant sur un corpus de presse W. Guehria constate que le mot “jeune” souvent placé entre guillemets se substitue aux nombreux termes racistes. Son travail est essentiellement basé sur l’analyse effectuée par B. Maurer (Maurer, 1998) sur un corpus composé d’articles parus dans le journal *Présent* de tendance d’extrême droite.

Il en résulte que le mot *jeune* désigne souvent dans *Présent* des Français et/ou des étrangers d’origine africaine de manière générale. Il constate qu’alors que dans les années 1980, il était toléré dans le discours ambiant de désigner ces étrangers par les noms: “bougnoule”, “arabe”, “négro”, dans les années 1990 on utilise: “Maghrébin”, “d’origine maghrébine/africaine”, “Africain” dans le discours médiatique. Puisque ces dénominations véhiculaient les connotations racistes, la loi du 26 juillet 1990, plus connue sous le nom de Gayssot-Rocard, a limité la liberté de la presse notamment sur les désignations ethniques. C’est pourquoi certains politiciens français utilisent le mot “les jeunes” de façon euphémistique et en y opérant un glissement sémantique. Cet adjectif nominalisé devient ainsi le synonyme de tout ce qui est étranger, rebelle, ennemi parce que différent de par sa culture et ses origines. Ce cliché dans les représentations sur l’Autre est fréquent dans bien des pays et il mène nécessairement à la xénophobie et au racisme. C’est pourquoi le langage de ces “jeunes” revendique autant la fonction identitaire, qui serait donc une sorte de réponse à une stigmatisation venue du haut de la société.

J.-P. Goudaillier (2001 : 15) l’explique de la façon suivante : l’importance de la fonction identitaire vient avec la disparition progressive de toute référence d’appartenance à un groupe pratiquant la langue populaire, celle du peuple, du prolétariat. Au cours de ces dernières décennies surgissent parallèlement des classes moyennes et une homogénéisation des comportements tant sociaux que linguistiques. Les classes des pauvres se déplacent vers la périphérie des grandes villes. C’est là que surgit une langue commune des cités, une sorte de Koïnè, qui d’ici une décennie ou deux ne sera peut-être plus l’apanage des seuls jeunes mais aussi de moins jeunes. Ainsi la langue française évolue aussi sous la pression des langues étrangères sur son territoire.

QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DU FCC

Le FCC est représentatif d'un foisonnement lexical et du renouvellement constant de ses lexèmes. Les thématiques tournent autour des sujets de la vie dans la cité : argent, drogue, trafic, vol, arnaques, sexe, alcool, chômage, cellule familiale, police etc. Parmi les procédés sémantiques, on y rencontre les emprunts, les métaphores et les métonymies. En ce que concerne le procédés formels, on trouve beaucoup de verlan, la troncation, la resuffixation, les redoublements.

Parmi les emprunts on trouve des mots provenant des différentes langues :

- des mots d'origine arabe ou berbère : *ahchouma* (“honte”), *casbah* (“maison”), *heps* (“prison”), *maboul* (“fou”), *rhouan* (“voler”) etc.
- des mots d'origine tsigane : *chourav* (“voler”), *craillav* (“manger”), *marav* (“battre”), *nachav* (“s'enfuir”) etc. Le suffixe verbale *-av* est aussi utilisé dans des mots qui ne sont pas d'origine tsigane comme dans : *tirav* (“voler”).
- mots d'origine anglo-américaine : *flipper* (“angoisser”), *fucker* (“coucher”), *go* (“aller”), *looker* (“regarder”), *shoe* (“chaussure”), *smoker* (“fumer”) etc.

Les métaphores et les métonymies sont fréquentes en FCC : *airbags* (“seins”), *caisse* (“voiture”), *fax/findus* (“fille sans poitrine”), *fromage blanc* (“Français de souche”), *casquette* (“contrôleur”) etc.

Le verlan est un des procédés les plus présents dans la région parisienne. Il consiste en un renversement ou une métathèse des syllabes mais il suit certaines règles. S'il s'agit des mots monosyllabiques d'une structure CVC, qui sont préalablement transformés en dissyllabiques pour être, par la suite, verlanisés : *femme* > *feumeu* mais cela entraîne souvent une ultérieure troncation : *père* > *reup*, *sœur* > *reus*, *mec* > *keum*. Le mot verlanisé peut ultérieurement être reverlanisé : *femme* > *feumeu* > *meuf*. Les mots verlanisés peuvent ainsi avoir plusieurs formes. Les monosyllabiques de structure CV ne peuvent pas être verlanisés et c'est pourquoi on a recours à l'inversion de la consonne et de la voyelle en question où l'on fait du faux-verlan : *ça* > *aç*, *là* > *àl*, *chaud* > *auch*. Il existe également la tendance à verlaniser à partir de la graphie des mots : *à fond* > *à donf*.

La troncation d'un mot peut se faire par apocope (*tainp* < *tainpu* < *putain* ; *trom* < *tromé* < *métro*) ou par aphérèse (*blème* < *problème* ; *dwich* < *sandwich*). Certaines formes obtenues par aphérèse sont redoublées : *leurleur* < *leur* < *contrôleur*. Certains mots sont encore enrichis des suffixes après la troncation : *pourrav* < *pourri* ; *taspèche* < *taspé* < *petasse*.

On peut noter en FCC l'absence de marques désinentielles verbales. Il s'agit-là soit des formes obtenues à l'instar des verbes d'origine tsigane soit des verbes verlanisés : *tèj* < *jeter* ; *chourav* = "voler", *tirav* = "voler".

Les adjectifs verlanisés restent invariables : *Elle est ouf*, *cette nana*.

En FCC on se sert du changement de transitivité des verbes pour créer de nouveaux lexèmes :

- transitif > pronominal
se casser "s'enfuir"
se planter "se tromper"
- transitif > intransitif *assurer* "être bon en qqch" *craindre* "être dangereux"
- intransitif > transitif
descendre qqn "tuer qqn"

Et finalement, cette langue abonde en mots polysémiques (*fonedé* : "soûl" ; "drogué" ; "fou") et en synonymes ("argent" : *artiche*, *cash*, *caillasse*, *floos*, *genar*, *iassca*, *lovés*, *monnaie*, *neutu*, *oseille*, *persil*, *thune* ...).

J.-P. Goudaillier remarque (2001 : 33) que ces parlers des cités ont un mode de fonctionnement "en miroir" par rapport à ce que l'on constate généralement dans la langue française. Ainsi :

- il est possible de verlaniser les monosyllabiques VC en CV ;
- l'aphérèse monte en puissance alors que l'apocope est plus typique pour la langue française standard ;
- sur le plan accentuel, on note un déplacement systématique très fréquent de l'accent vers la première syllabe ce qui ne correspond pas aux règles accentuelles en français (*tromé* au lieu de *tro'mé*) ;
- des mots verlanisés et surtout des mots reverlanisés comportent souvent un seul timbre vocalique de type [œ], ce qui génère une neutralisation d'autres timbres vocaliques au profit de voyelle [œ] et ce procédé ne

correspond pas aux règles du fonctionnement du français. Par conséquent, ceci met en valeur les schèmes consonantiques au détriment des voyelles (*reup, reus, reum, reuf, reuch* < *cher* etc.).

LES RAPPORTS DU FCC ET DE LA LANGUE FRANÇAISE PARLÉE

Le FCC fonctionne en osmose avec la langue française parlée dont les règles deviennent nécessairement de plus en plus différentes des règles de la langue standard (Cf. Blanche-Benveniste, 1998, 1997) On mentionnera quelques phénomènes qui la caractérisent.

De la même façon qu'en français langue standard la négation consiste en deux particules discontinues (*ne...pas*), la négation en langue parlée consiste seulement et exclusivement en deuxième partie de cette négation (Cf. Gadet, 1989). Il est presque incongru de dire en langue parlée *Je ne pense pas qu'il soit gentil* sauf s'il s'agit d'une situation officielle où un registre soutenu est exigé. Autrement, on déduit souvent qu'il s'agit d'un locuteur d'origine étrangère.

La langue parlée sous-entend les assimilations et les neutralisations que la grammaire normative ne préconise pas. Ainsi, depuis fort longtemps on n'utilise plus que trois voyelles nasales en français parisien (au lieu de quatre) contenues dans le syntagme *bon vin blanc*. Le rendement fonctionnel de la quatrième voyelle nasale /œ / s'était généralement réduit à une paire minimale, *brin/brun*, ce qui n'est pas en principe suffisant pour son maintien.

Dans la langue parlée et la parole rapide les assimilations sont fréquentes. Ainsi, *je ne suis pas* devient *ch'uis pas*, *je ne pense pas* devient *ch'pense pas*, *à toute à l'heure* devient *t'aleur*. *Tu as* devient *t'as*.

Certaines liaisons obligatoires en français se perdent parfois surtout chez les jeunes. Ainsi, on prononce : *deux/euros, six/euros, dix/euros*. Les jeunes des banlieues prononcent *C'est /un /auch, ce mec* avec deux coups de glotte.

La consonne /l/ n'est pas prononcée dans les pronoms personnels *il(s)* et *elle(s)* sauf s'il s'agit des liaisons obligatoires. En même temps le pronom

tonique est très souvent mis à la fin de la phrase ou tout au début. Même si le sujet et nominal, la reprise par le pronom personnel est de rigueur (Cf. Gadet, 1993) :

Jean, il est gentil quoi.

Eux, i(l)s sont corrects quoi.

Lui, i(l) te taxe des clopes tout le temps. Je pense pas qu'i(l) soit bête lui.

I(l) va bien, lui.

Eux, i(l)s sont gentils.

Dans la langue parlée un peu relâchée *oui* est normalement prononcé *ouais* [wɛ]. Dans le langage des jeunes on a souvent recours aux mots-bequilles *là* et *quoi* qui apparaissent à la fin des énoncés et ont peut-être la fonction d'une sorte de séparateurs de ceux-ci en perdant leur premier sens :

Tu fais quoi là? J'suis fatigué là. Il est bête quoi.

Qu'est-ce tu veux (que) je te dise là?

Dans la langue parlée rapide on pose les questions par intonation, éventuellement par *est-ce (que)* et *qu'est-ce (que)* ou en rajoutant *quoi (là)* à la fin de la phrase interrogative :

Tu fais quoi (là)?

Tu penses quoi (là)?

Qu'est-ce (que) tu veux (là)? T'es ouf ou quoi?

Vous voulez manger quoi (là)?

On rencontre aussi la *parataxe* ou le phénomène de la juxtaposition (Cf. Gadet, 2007) de syntagmes avec une reconstruction implicite des rapports syntaxiques où l'intonation joue un grand rôle :

Jean/son frere/il a achète une voiture. < Le frère de Jean a acheté une voiture.

La langue parlée connaît très imparfaitement le pronom *dont* et ses emplois. À sa place on utilise les juxtapositions et la coordination :

Le truc / je te parle / (est) très intéressant/ < La chose dont je te parle est très intéressante.

Il a parlé d'une question /c'est très intéressant < La question dont il a parlé est très intéressante.

On connaît pas non plus l'emploi des pronom relatifs composés (*lequel, laquelle* etc.) et on utilise également les syntagmes juxtaposés :

*La nana/ je lui ai donné la clé/ c'est sa soeur/
< La fille à laquelle j'ai donné la clé est sa soeur.*

Le subjonctif n'est utilisé qu'au présent à la rigueur :

*(Il) fallait qu'i(l) vienne.
J'pensais pas qu'i(l) sache la vérité.*

Les adverbes peuvent apparaître dans la forme / tronquée adjectivale :

Eux, i(l)s te le font facile(ment).

Alors que dans la langue standard les expressions idiomatiques du verbe *avoir* ne nécessitent pas l'article (*avoir faim/avoir soif/avoir raison* etc.), l'article défini ressurgit dans ces expressions dans la langue parlée et argotique : *avoir la haine /la cote/ la pêche/ la dalle/la trouille* etc.

CONCLUSION

En choisissant les auteurs qui abordent le phénomène du français contemporain des cités (FCC), nous avons voulu attirer l'attention des lecteurs sur le fait que la langue n'est pas que le simple produit d'une communauté mais aussi son reflet et sa revendication identitaire.

Les vernaculaires qui surgissent ainsi dans les périphéries des grandes villes de grands pays industrialisés représentent une réponse à la norme toute puissante de la langue standard. Ils sont une sorte de contre-norme qui va peut-être un jour venir au pouvoir comme une nouvelle norme.

Ces langues ont leurs formes, leurs règles, leurs causalités. Elles ne sont pas nées d'une simple déstructuration de la langue standard. Elles ne sont ni déformées, ni inférieures aux langues standard. Elles sont tout simplement différentes. C'est notre regard qui les rend marginales et incorrectes. Elles ne sont pas nées par méconnaissance mais par besoin de se différencier de la norme au pouvoir. Elles sont l'expression d'un besoin profond d'auto-reconnaissance et de l'appropriation de son espace vital. Et aussi, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que les porteurs de ces changements linguistiques sont dans la plupart des cas des jeunes ; si leur avenir est pour

l'instant incertain, cet avenir leur appartient. L'avenir d'un standard devrait reposer sur la norme de ses locuteurs vivants et, par conséquent, la norme devra se refaire un jour ou l'autre. C'est pourquoi les vernaculaires et les dialectes sociaux d'aujourd'hui vont peut-être devenir les langues standard de demain.

BIBLIOGRAPHIE

1. Bentolila, Alain, 1996. *De l'illettrisme en général et de l'école en particulier*. Paris: Plon.
2. Bernstein, Basil, 1975. *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*. Paris: Éditions de Minuit.
3. Blanche-Benveniste, Claire, 1998. *Le français parlé, études grammaticales*. Paris: CNRS.
4. Blanche-Benveniste, Claire, 1997. *Approches de la langue parlée en français*. Paris: Ophrys.
5. Bourdieu, Pierre, 1984. "La "jeunesse" n'est qu'un mot" dans Bourdieu P. *Questions de sociologie*. Paris: Éditions de Minuit.
6. Gadet, Françoise, 1989. *Le français ordinaire*. Paris: Armand Colin.
7. Gadet, Françoise, 1993. *Le français populaire*. Paris: PUF.
8. Gadet, Françoise, 2007. *La variation sociale en français*. Paris: Broché.
9. Goffman, Erving, 1975. *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*. Paris: Éditions de Minuit.
10. Goudaillier, J-P., 2001. *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris: Maisonneuve et Larose.
11. Guehria, Wajih, 2007. "La jeunesse n'est pas qu'un mot". *Insaniyat* no 37, pp: 137-146. Disponible online sur: https://www.academia.edu/38487804/La_jeunesse_n_est_pas_qu_un_mot [31/5/2019]
12. Labov, W., 1993. *Le parler ordinaire. Le langage des ghettos noir des Etats Unis*. Paris: Les Éditions de Minuit.
13. Lahire, Bernard, 1999. *L'invention de l'illettrisme. Rhétoriques publiques ethiques est stigmates*. Paris: La Découverte.
14. Lahire, Bernard, 2000. "L'illettrisme ou le monde social à l'aune de la culture". Conférence donnée dans le cadre de l'Université de tous les savoirs le 1er septembre 2000. Disponible online sur: <http://www.sociotoile.net/article86.html> [31/5/2019]

15. Maurer, B., 1998. "Qui sont les "jeunes"? L'utilisation du dialogisme dans Présent" dans Siblot, P. & al., *L'autre en discours*. Université Paul Valéry.

THE CONTEMPORARY FRENCH OF THE SUBURBS, A FRENCH LINGUISTIC PHENOMENON

Summary

We start from the hypothesis of Jean-Pierre Goudaillier (Goudaillier, 2003) that the language of the young people of the French suburbs, especially those of Paris, represents a new vernacular with a strong identity function. It develops in the suburbs of the big cities and the author gives it the name the contemporary French of the suburbs (CFS or FCC, in French). It makes us think of William Labov's black-American vernacular (BAV) (Labov, 1993). The emergence of this interlangue brings up many debates among linguists and sociologists around its causality. Our objective is to demonstrate that this linguistic manifestation is the consequence of the socio-economic situation of these speakers and not that this language is the cause of their marginal situation. Finally, we will give a brief overview of the form of this language, which lives in osmosis with the French spoken language.

Key words: *contemporary French of the suburbs (FCC), young people's language, sociolinguistics, interlanguage*

SAVREMENI FRANCUSKI IZ PREDGRAĐA, FRANCUSKI JEZIČKI FENOMEN

Rezime

Polazimo od hipoteze Jean-Pierrea Goudailliera (Goudaillier, 2003) da jezik mladih iz francuskih predgrađa, naročito pariških, predstavlja novi vernakular sa jakom identitet-skom funkcijom. On se razvija u naseljima predgrađa velikih gradova i autor mu daje ime savremeni francuski iz predgrađa (SFP ili FCC na francuskom). On podsjeća na

afroamerički vernakular Williama Labova (Labov, 1993). Pojava tog međujezika izaziva mnoge debate kod lingvista i sociologa po pitanju njegove kauzalnosti. Naš cilj je da pokažemo da je ta lingvistička manifestacija posljedica socio-ekonomske situacije njegovih govornika, a ne da je taj jezik uzrok njihove marginalne situacije. Dajemo i kratak prikaz forme tog jezika, koji živi u osmozi sa francuskim govornim jezikom.

Ključne riječi: *savremeni francuski iz predgrađa (SFP, odnosno FCC, na francuskom), jezik mladih, sociolingvistika, međujezik*